

Mécréantises

On dit que le Christ n'a jamais ri une seule fois dans sa vie. C'est que personne n'a jamais pensé à lui dire que sa mère était vierge.

* * *

Dans un homme de Dieu, il y a toujours un fou de Dieu qui sommeille et les fous de Dieu dorment peu.

* * *

Les musulmans ne cessent de dire qu'Allah est grand. Pour parler comme les jeunes d'aujourd'hui, je dirais plutôt qu'il est « grave ».

* * *

Dans d'assez nombreuses églises, les cierges de cire sont dorénavant remplacés par des cierges électriques. Et le jour est sans doute proche où il n'y en aura plus d'autres. La prochaine étape consistera certainement à faire appel à l'électronique et à internet. Chacun pourra ainsi, à partir de son ordinateur et en donnant le numéro de sa carte de crédit, allumer un cierge dans n'importe quelle église de n'importe quel pays. On pourra même, si l'on en a les moyens, s'offrir le divin plaisir d'allumer au même instant un cierge dans toutes toutes les églises du monde à la fois.

* * *

Le Journal de France 2 du 1er septembre 2002 a rapporté un fait divers assez plaisant, sans que, semble-t-il, le journaliste auteur de ce reportage ait perçu

le moins du monde ce qu'il y avait d'incongru et de comique dans l'événement qu'il rapportait. Il s'agissait d'un fait en soi relativement banal : une collision d'un train avec une voiture tombée sur la voie au moment où il arrivait. Ce qui est moins banal, c'est qu'il n'y a pas eu de morts, pas même le conducteur de la voiture qui n'a été que blessé. Quant aux passagers du train, ils ont seulement été un peu secoués. Mais, et c'est là où la chose commence à devenir plaisante, ils devaient être d'une grande fragilité psychique puisqu'on a cru bon de faire venir une équipe de psychologues pour les reconforter. Or, et c'est là ce qui rend la chose tout à fait comique, ces passagers psychiquement si fragiles n'étaient autres que des pèlerins qui revenaient de Lourdes. Au lieu de faire venir des psychologues, on aurait pu, bien sûr, les renvoyer à Lourdes. Mais sans doute a-t-on pensé, à juste titre apparemment, que cela ne servirait à rien.

* * *

L'Église reconnaît, peu à peu, les erreurs qu'elle a commises et les crimes dont elle s'est rendue coupable : quand elle les aura tous reconnus, ce qui lui prendra encore beaucoup de temps, il lui restera à reconnaître que ces erreurs et ces crimes l'ont condamnée depuis longtemps.

* * *

Rien n'est plus plaisant que de voir Bossuet essayer de se mettre à la place d'Ève dans le jardin d'Éden au tout début de l'histoire du monde, quand le serpent lui a parlé, et en conclure qu'il était tout à fait naturel qu'elle ne s'étonnât pas d'entendre un serpent lui adresser la parole, quoi que puissent dire les incrédules. Car ceux-ci oublient simplement qu'Ève n'avait pas encore eu le temps d'observer

suffisamment toutes les espèces animales pour pouvoir s'assurer qu'aucune n'était dotée de la parole. Comment prétendre encore après cela, comme on le fait trop souvent, que l'auteur du Discours sur l'histoire universelle n'avait aucun sens de l'histoire ?

* * *

Pour expliquer les effarantes puérités que l'on trouve dans la Bible, et notamment le récit de la création du monde au début de la Genèse, on nous dit que Dieu a voulu se mettre à la portée des esprits les plus simples. Mais je crains, en ce cas, qu'il n'ait trop bien fait les choses : lorsqu'un professeur cherche à rester toujours parfaitement à la portée de ses élèves les plus bornés, les autres en arrivent assez vite à se dire que lui aussi, que lui d'abord est borné. Et d'ordinaire ils ne se trompent pas.

* * *

Si je croyais à la Divine Providence, je me persuaderais aisément que le cardinal Poupard porte un nom prédestiné. Une chose est sûre en tout cas : il ne risque pas de retomber en enfance ; il n'en est jamais sorti. Quiconque a ouvert une fois un de ses livres a pu se convaincre rapidement que la rigueur et la puissance du raisonnement ne sont assurément pas son fort. Mais si l'on cesse bien vite de s'étonner du simplisme de ses arguments, il arrive pourtant que l'on se frotte les yeux. C'est le cas lorsqu'on lit ceci : « Si le monde vieillit, l'Église est toujours jeune [...] Tant de fois enterrée par ses ennemis qui ne cessent de mourir, l'Église ne cesse de revivre et d'enterrer ses fossoyeurs » (*Le Christianisme à l'aube du III^e millénaire*, Plon/Mame, 1999, p. 16). Car,

pour le coup, le raisonnement n'est pas seulement simpliste, il est véritablement puéril, il est infantile, il est d'une débilité qu'on a peine à imaginer. Le cardinal Poupard a constaté, et cela fait honneur à son sens de l'observation, que tous les incroyants finissaient toujours par mourir. Mais, avant de se réjouir, avant de chanter victoire, il aurait pu pousser plus loin ses observations et cela l'aurait amené à s'apercevoir qu'il en était de même de tous les croyants. Certes ! les incroyants ne cessent de mourir, mais les croyants aussi. Certes ! on voit sans cesse apparaître de nouveaux croyants, mais on voit aussi sans cesse apparaître de nouveaux incroyants ; et, malheureusement pour le cardinal Poupard, les premiers sont chaque jour un peu moins nombreux tandis que les seconds le sont chaque jour un peu plus. Et pourquoi si ce n'est parce que, loin d'avoir le sentiment que l'Église est toujours jeune, des gens tous les jours plus nombreux se rendent compte que les « vérités » chrétiennes sont complètement vermoulues.

Au fond de lui-même, le cardinal Poupard le sait bien, mais il s'efforce de l'oublier. Il sait bien qu'il y a

en France de moins en moins de fidèles dans les églises et de moins en moins de prêtres pour célébrer les offices et donner les sacrements. Mais il essaie de se consoler en se disant que, dans d'autres pays et sur d'autres continents, la situation est nettement meilleure : « Si la moyenne d'âge des prêtres en France est de 70 ans, elle est de 57,7 pour l'Amérique du Nord, 57,5 pour l'Europe, 56,1 pour l'Océanie, 52,6 pour le Moyen-Orient, 49,2 pour l'Amérique centrale, 48,7 pour les Antilles, 48,5 pour l'Amérique du Sud, 45,7 pour l'Asie du Sud-est, et 42 pour l'Afrique. Et les séminaristes en Afrique et en Asie sont de 70 % plus nombreux que les prêtres » (p. 17). Le cardinal Poupard triomphe, le cardinal Poupard exulte. Pourtant ces chiffres dans lesquels il croit, dans lesquels il veut lire la promesse d'un renouveau, ne font, en réalité, que confirmer le caractère irréversible du mal. Que montrent-ils, en effet, sinon que le nombre des prêtres dans un pays donné est d'autant moins élevé que ce pays est plus développé ? Que confirment-ils sinon ce qu'on savait depuis longtemps, à savoir que le recul de la foi va de pair avec le progrès ? Si la France est plus déchristianisée que

d'autre pays, c'est parce qu'elle est plus avancée matériellement et intellectuellement. Le fait que la situation soit meilleure dans d'autres pays ne laisse nullement présager qu'elle va s'améliorer en France ; en revanche, les mauvais chiffres de la France annoncent ce qui se produira dans les pays sous-développés au fur et à mesure qu'ils sortiront du sous-développement. Le cardinal Poupard se réjouit du grand nombre de vocations que connaît l'Afrique. Mais a-t-il vraiment lieu de se réjouir que ce soit dans les pays où il y a encore des sorciers que les vocations sont les plus nombreuses ? Certes ! on peut lui accorder que le remplacement progressif des sorciers par des prêtres constitue un progrès. Mais ce progrès en annonce un autre, encore lointain sans doute, mais inéluctable. Un jour viendra, en effet, où même en Afrique, on finira par se rendre compte que le prêtre n'est après tout qu'une version plus moderne du sorcier.

* * *

Le Monde a beau nous avoir habitués à faire preuve d'une étrange complaisance à l'égard de l'islam, j'ai été quand même fort surpris de découvrir dans Le Monde 2 du 5 mars 2005 un article intitulé « Mahomet, prophète antifondamentaliste », qui nous propose un portrait idyllique de Mahomet, un « prophète humain », un « homme sage », un « homme droit, sincère, intègre ». Certes ! je n'ai pas lu les « chroniques » de sa vie racontée par ses compagnons, mais je ne suis pas sûr que, pour savoir qui était vraiment Mahomet, on puisse vraiment se fier à ce que disent ceux qui l'ont suivi : un prophète est toujours un homme juste et sage aux yeux de ses disciples. J'ai lu, en revanche, très attentivement le Coran, et je pense que cette lecture peut, elle, nous permettre de bien saisir la personnalité de Mahomet. Car, dans ce livre prétendument dicté par Dieu, on sent très fortement et continuellement la présence de l'homme qui l'a écrit, un homme dont l'ignorance crasse n'a d'égal qu'un orgueil

incommensurable, un homme essentiellement paranoïaque et vindicatif dont le sentiment dominant, exprimé d'une manière obsessionnelle tout au long du livre, est la haine farouche, irréconciliable de tous les « infidèles », c'est-à-dire de tous ceux qui refusent de croire à sa mission, qu'il ne cesse de menacer quasiment à toutes les pages et parfois deux ou trois fois dans la même page du feu ardent de la géhenne éternelle. Ce n'est pas précisément l'idée que je me fais d'un « homme sage ».

* * *

Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, foutez-nous la paix.

* * *

« On tire une côte au premier Adam pour former sa femme, pendant un sommeil tout mystérieux, et pendant le sommeil du nouvel Adam après qu'il a fermé les yeux avec la même paix que les hommes sont gagnés du sommeil, on lui ouvre son côté avec une lance, et incontinent sortent les sacrements par lesquels l'Église est régénérée », dit Bossuet dans le Sermon sur les deux Alliances. Il ne passe pas précisément pour être un grand auteur comique, mais on avouera qu'il est difficile de lire ces lignes sans avoir envie de se tenir les côtes.

* * *

Autrefois les chrétiens nous disaient qu'il fallait respecter leurs croyances parce qu'ils les avaient

reçues de Dieu ; maintenant ils nous disent qu'il faut les respecter parce qu'elles sont partagées par des hommes ; bientôt ils nous diront qu'il faut les respecter parce que ce sont des hommes qui les ont forgées de toutes pièces.

* * *

Ce qui m'étonne le plus dans l'histoire de Marie, ce n'est pas tellement qu'elle ait enfanté bien qu'elle fût encore vierge : je l'ai tellement entendu dire depuis ma plus tendre enfance que, même si j'ai, bien sûr, cessé de le croire, cette histoire n'a jamais pu m'étonner autant qu'elle le devrait. En revanche, si on m'avait dit, quand j'étais adolescent et qu'ayant l'esprit assez lent, je croyais encore, si on m'avait dit alors que la virginité de Marie n'avait été soupçonnée que bien des années après sa mort, et qu'elle n'avait été officiellement reconnue que cinq siècles plus

tard, cela n'aurait sans doute pas manqué de m'intriguer. Et je n'aurais pas su ce qu'il fallait le plus admirer de l'incroyable distraction qui a fait que, de son vivant, personne ne s'en était jamais aperçu, pas même son mari, pas même elle-même, ou de l'extraordinaire perspicacité de ceux qui l'ont établie, alors qu'il n'y avait apparemment plus aucun moyen de s'en assurer.

* * *

Tous les musulmans qui s'indignent et qui crient au sacrilège quand on caricature Mahomet, sont évidemment persuadés (le Coran le dit quasiment à toutes les pages) que les incroyants sont inexorablement destinés après leur mort à brûler éternellement dans le feu ardent de la géhenne. On peut donc s'étonner qu'ils supportent si mal leurs sarcasmes fugaces et leurs blasphèmes éphémères. Puisqu'ils sont sûrs d'avoir raison à la fin,

puisque'ils ont l'éternité pour eux, puisque'ils ont Dieu pour eux, que ne se montrent-ils un peu patients ? Les chrétiens eux ne pensent plus guère que les incroyants iront en enfer et pourtant ils supportent plus facilement que les musulmans les critiques et les moqueries, bien qu'ils aient encore pas mal de progrès à faire. L'explication de cet apparent paradoxe est certainement à chercher dans le fait que les chrétiens d'aujourd'hui ne sont plus très sûrs que les incroyants n'ont pas raison. Les religions sont naturellement intolérantes : elles ne s'adoucissent, elles ne s'amadouent qu'à partir du moment où elles commencent à douter d'elles-mêmes. Souhaitons donc que l'islam suive la même évolution. Mais je crains que ce ne soit pas pour demain.

* * *

Dans sa « Chronique du médiateur » intitulée « Le Prix de l'irrévérence (Le Monde dimanche et lundi 19 et 20 février 2006), M. Robert Solé a cité à la fin de son article les lignes suivantes extraites d'une lettre envoyée par M. Patrick Charaudeau, professeur à l'université de Paris XII : « Au nom de nos valeurs de laïcité, nous demandons à l'autre d'accepter que sa croyance soit critiquée. Or il ne la considère nullement comme relative. Y toucher, c'est commettre un sacrilège. C'est cela que nous devons accepter, même si cela est difficile à admettre. C'est là que se mesure véritablement le respect d'autrui. Le contraire est arrogance de qui croit détenir la vérité unique et universelle. Cette arrogance que justement nous lui reprochons. Ayons l'humilité de reconnaître que l'on ne peut se moquer de tout, n'importe comment, face à un autre qui est imprévisible et différent. Le droit à l'irrévérence est à ce prix. » M. Charaudeau est manifestement persuadé que le langage qu'il tient ici est celui de la raison ; il est persuadé d'avoir trouvé un juste équilibre entre « le droit à l'irrévérence », qu'il prétend reconnaître, et « le respect d'autrui ».

Or ces propos sont pour moi, comme pour la plupart des incroyants sans doute, tout à fait inacceptables. Certes, j'en suis aussi conscient que M. Charaudeau, le croyant considère ses croyances non comme relatives, mais comme sacrées. Et c'est évidemment la raison principale pour laquelle il supporte si difficilement qu'on les critique. Mais c'est aussi la raison pour laquelle l'incroyant ne peut éprouver pour elles qu'une grande méfiance et une profonde hostilité. Les croyants pensent que Dieu est avec eux, mais c'est justement cette prétention que les incroyants rejettent avec la plus grande vigueur. Considérer ses croyances comme sacrées revient à considérer que ceux qui ne les partagent pas sont privés de quelque chose d'absolument essentiel, de quelque chose sans quoi on ne peut accomplir vraiment sa destinée, de quelque chose sans quoi on est condamné à n'être qu'une sorte de sous-homme. Les croyants ne se sont d'ailleurs jamais gênés pour le dire et ils continuent à le faire, même si aujourd'hui les chrétiens ne vont plus jusqu'à comparer les incroyants aux animaux comme ils l'ont fait pendant tant de

M. Charaudeau prétend que celui qui critique les croyances religieuses fait preuve de l'« arrogance de qui croit détenir la vérité unique et universelle ». Mais peut-il y avoir une plus grande arrogance que celle de celui qui pense que Dieu est avec lui ? C'est le croyant qui « croit détenir la vérité unique et universelle ». Ce n'est pas l'incroyant. Celui-ci est, au contraire, convaincu que cette vérité est inaccessible à l'homme. Il est persuadé qu'aucun homme ne la connaît, qu'aucun homme ne l'a jamais connue et qu'aucun homme sans doute ne la connaîtra jamais. Car il se dit, avec Renan, que, si quelqu'un l'avait un jour connue, cela se serait su, et cette vérité aurait rapidement fait l'objet d'un assentiment universel. L'incroyant ne prétend aucunement « détenir la vérité unique et universelle », ce qui serait effectivement de l'arrogance ; il prétend seulement que le croyant qui, lui, croit bien la détenir et qui voudrait souvent l'imposer aux autres, ne la connaît pas plus que lui.

« On ne peut se moquer de tout », dit M. Charaudeau. Et il a raison : on ne peut se moquer de la

misère du monde ; on ne peut se moquer de la pauvreté, de la maladie, du malheur ou de la mort des autres. Mais justement les croyants prétendent que, grâce à leur foi, ils triomphent de tous les maux, même de la mort, puisqu'ils sont persuadés qu'elle leur ouvre les portes de l'éternité. Ils devraient donc supporter toutes les vicissitudes de ce monde avec la plus grande patience, et tout particulièrement les critiques et les moqueries des incroyants puisqu'ils sont assurés non seulement qu'ils l'emporteront à la fin, mais que leur triomphe sera sans fin. Comment se fait-il que les incroyants se montrent, eux, beaucoup plus patients ? Comment se fait-il qu'ils ne songent nullement à demander qu'il soit interdit de se moquer d'eux ? Comment se fait-il qu'ils ne prétendent aucunement exiger le respect universel de l'incroyance ?

* * *

À tort ou à raison un grand nombre de français se montrent tous les jours plus soucieux de ne consommer que des aliments vraiment naturels et exigent d'être informés sur l'origine des produits qui leurs sont proposés et sur les traitements qu'ils auraient pu subir. Cela étant, je m'étonne que personne ne se soit encore jamais inquiété de l'éventuelle nocivité d'un traitement qui, pour avoir été pratiqué sur une très grande échelle depuis près de vingt siècles, constitue certainement la transformation la plus radicale qu'on ait jamais fait subir à un aliment, transformation, qui, de l'aveu même de ses promoteurs échappe totalement à toutes les lois de la nature, je veux parler de la transsubstantiation grâce à laquelle un morceau de pain de froment devient instantanément le corps d'un homme mort il y a deux mille ans.

À l'évidence, un traitement aussi étrange devrait susciter de la part de tous les adeptes du « principe de précaution » une méfiance encore beaucoup plus grande que celle que leur inspirent les organismes génétiquement

modifiés. Certes, les peuples chez lesquelles ce traitement est pratiqué depuis près de deux siècles, semblent, à première vue, l'avoir bien supporté. Pour autant, en l'absence de toute étude scientifique sur la nature du traitement et de toute enquête statistique pour essayer de comparer l'état de santé de ceux qui consomment ce produit et de ceux qui s'abstiennent de le faire, on ne saurait affirmer d'une manière absolue qu'il n'a aucune influence néfaste. On pourrait se demander notamment si l'augmentation notable et rapide de la longévité en France et dans les pays développés depuis quelques décennies n'est pas en relation avec la diminution non moins notable et rapide de la consommation de ce produit pendant la même période.

Mais rien ne prouve, non plus, que la transsubstantiation n'ait pas des effets bénéfiques. À en juger par le cas de certaines mystiques qui ne se nourrissaient que d'hosties, il se pourrait même qu'elle augmentât considérablement la valeur calorique de la farine de froment. Si cette hypothèse était confirmée, nous

disposerions enfin d'un moyen de résoudre rapidement le problème de la faim dans le monde.

On ne peut, non plus, écarter absolument la possibilité que la transsubstantiation n'ait strictement aucun effet d'aucune sorte, et notamment qu'elle n'ait pas l'effet qu'elle prétend avoir. Auquel cas nous aurions affaire, depuis près de deux mille ans, à une immense, à une colossale fraude alimentaire et il serait grand temps que la justice fût enfin saisie.

* * *

Depuis plus de trente ans que je brocarde la religion, mes amis croyants ne cessent de me dire que mes plaisanteries sont faciles. Et ils ont raison, ils ont mille fois raison. C'est vrai, c'est tout à fait vrai, rien n'est plus facile que de plaisanter sur la religion. Point n'est besoin, pour ce

faire, de se prendre la tête dans les mains et de se torturer longuement les méninges. Point n'est besoin d'être un grand savant, d'avoir lu toute la Patrologie de Migne, les œuvres complètes de saint Augustin, la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin et de connaître à fond le grand Dictionnaire de Théologie catholique. Point n'est besoin d'avoir une grosse tête et d'être un esprit supérieur. Il suffit de connaître les grandes lignes de la foi chrétienne, et d'avoir un peu de bon sens et d'esprit logique.

C'est pourquoi, même si c'est vrai, les croyants feraient beaucoup mieux de ne pas trop dire que les plaisanteries qui visent la religion, sont bien souvent faciles. En les qualifiant de faciles, ils croient les rendre inoffensives, mais les trouveraient-ils si faciles, si elles étaient moins efficaces, si elles n'atteignaient pas leur cible ? Car, à qui la faute, si elles sont faciles ? A qui la faute, si la religion est une mine inépuisable de plaisanteries faciles ? Ah ! comme elles le seraient moins, si leur cible l'était moins !

Il n'est guère vrai, en effet, que l'on puisse aisément faire rire de tout et de tous. Il y a des sujets et des gens qui s'y prêtent beaucoup mieux que d'autres. Victime de sa paranoïa, Rousseau se trompe, dans la Lettre à d'Alembert, quand il prétend que Molière réussit à nous faire rire de ce dont nous ne devrions surtout pas rire : « Il fait rire, il est vrai, et n'en devient que plus coupable en forçant par un charme invincible, les sages mêmes de se prêter à des railleries qui devraient exciter leur indignation ». Si Molière fait rire, c'est parce qu'il sait, comme il le dit lui-même, « entrer comme il faut dans le ridicule des hommes ». Un bon auteur comique est d'abord quelqu'un qui perçoit mieux que personne le ridicule et l'absurdité, et qui sait mieux que personne les faire éclater. Un bon polémiste est d'abord quelqu'un qui choisit bien ses têtes de Turc et ne prend pour cibles que des jocrisses et des grotesques. On ne peut bien faire rire, on ne peut bien rire que de ce qui est effectivement risible. Aussi n'est-ce jamais bon signe que de prêter continuellement à rire et de susciter sans cesse la plaisanterie.

Les croyants font les difficiles sur nos plaisanteries, mais ils feraient mieux d'être un peu plus difficiles sur leurs croyances. Ils trouvent que nos plaisanteries manquent fâcheusement de finesse, qu'elles ne sont vraiment pas subtiles. Mais on n'a pas besoin d'être fin quand on a affaire à des foutaises. On n'a pas besoin d'être subtil quand on a affaire à des stupidités. Les croyants voudraient que nous ne nous permettions que de discrètes réserves, que de timides réticences, que de prudentes restrictions, alors qu'ils ne nous racontent que des histoires à dormir debout, que des âneries énormes, que des absurdités patentes. Ils nous proposent les sottises les plus grotesques, et ils s'étonnent que l'on se tienne les côtes. Ils veulent nous refiler les fariboles les plus rocambolesques et ils s'étonnent que l'on s'en gausse et qu'on en fasse des gorges chaudes. Ils nous sortent les sornettes les plus ineptes, et ils s'étonnent que l'on se bidonne et que l'on se tirebouchonne. La religion ne serait pas une mine inépuisable de plaisanteries faciles, si elle n'était d'abord une mine inépuisable de stupidités ridicules.

* * *

Le 16 février 2006, à l'issue de l'audience que lui a accordée le pape, le Premier ministre libanais Fouad Siniora, a révélé que Benoît XVI avait évoqué l'affaire des caricatures de Mahomet, et affirmé à ce sujet que la liberté d'expression ne devait en aucun cas constituer « une atteinte aux libertés des autres ». Outre qu'il n'y a aucune raison de mettre en doute la déclaration de M. Fouad Siniora, il est hautement probable, compte tenu de l'attitude généralement adoptée par les autorités catholiques à cette occasion, que le pape a effectivement tenu ces propos. Si c'est bien le cas, ils sont inacceptables. Car critiquer une opinion ou une croyance, dire qu'elles sont stupides quand on pense qu'elles le sont, en rire quand on les juge risibles, n'est aucunement porter atteinte à la liberté de ceux qui les professent. Chacun doit avoir

l'entière liberté d'exprimer et de défendre ses opinions à la condition d'admettre que les autres aient l'entière liberté de les discuter, voire de s'en moquer. Les incroyants ne songent aucunement à demander que l'on s'abstienne de critiquer trop vivement leurs opinions, et qu'il soit interdit d'en rire. Ils reconnaissent pleinement le droit des croyants à les contester et à s'en moquer. Si c'est sans doute plus difficile que de se moquer des croyances religieuses, ce n'est pas la faute des incroyants. Le pape est libre de se livrer à ses pitreries sempiternelles, et il ne s'en prive pas, mais les incroyants sont libres de hausser les épaules ou de pouffer de rire, et ils doivent le rester.

* * *

Les sondes Voyager qu'on a envoyées au-delà du système solaire à la rencontre d'une éventuelle

civilisation extraterrestre, emportent, on le sait, un certain nombre de documents (textes littéraires et philosophiques, enregistrements de musique, démonstrations mathématiques etc.) destinés à témoigner des principales manifestations du génie humain. On a pourtant oublié, semble-t-il, le document auquel on aurait dû, en l'occurrence, penser en premier, à savoir le récit que fait la Genèse de la création du monde. Mais sans doute a-t-on craint que l'ironie des nébuleuses ne se changeât soudain en un rire homérique et que le fonctionnement de la mécanique céleste ne s'en trouvât gravement perturbé.

* * *

La Mosquée de Paris a cru bon de poursuivre Charlie Hebdo pour « injure publique à l'égard d'un groupe de personnes à raison de leur religion ». Outre

deux des caricatures publiées par l'hebdomadaire, la plainte visait la couverture de Cabu qui représentait Mahomet se lamentant en disant : « c'est dur d'être aimé par des cons ». Pour ma part, comme M. Boubakeur, mais pas pour la même raison que lui, je n'ai pas du tout aimé cette couverture, et j'avais d'ailleurs envoyé un e-mail à la rédaction de Charlie Hebdo, qui n'a pas daigné me répondre, pour lui faire part de mon sentiment. La couverture de Cabu suggère, en effet, très clairement que Mahomet n'est pas un con. Or c'est là une contrevérité avérée, évidente, flagrante qu'on ne saurait en aucun cas laisser passer sans protester avec la plus grande énergie. Il suffit, en effet, d'ouvrir le Coran et de commencer à le lire pour s'apercevoir que Mahomet est bel et bien un con et quel con ! un triste, un sinistre, un horrible con, un con fini, un con achevé, un con accompli, un con des plus cons.

* * *

J'avoue avoir autrefois volontiers regardé à la télévision les émissions de Stéphane Collaro avec ses cocos girls. Le plaisir qu'elles me donnaient ne tenait pas seulement à la bonne humeur, à la drôlerie et à la liberté de ton qui y régnaient généralement. Il tenait aussi au fait que je ne pouvais m'empêcher de penser sans cesse, en les regardant, à la tête qu'auraient faite, s'ils avaient pu les voir, un Pascal, un Bossuet ou une Thérèse d'Avila, essayant d'imaginer quel effarement horrifié se serait peint sur leurs visages. Ah ! qu'il est dommage qu'ils n'aient pu les voir ! Si peu portés qu'ils puissent avoir été à se rendre à l'évidence, ils auraient vite compris qu'ils avaient prêché dans le désert et que la société n'avait pas du tout évolué dans le sens qu'ils auraient souhaité. Comme on aimerait qu'ils le sachent !

Pascal, qui rêvait d'une humanité qui aurait définitivement renoncé aux « plaisirs empestés » (et, pour lui, tous les plaisirs étaient « empestés ») pour ne

s'occuper que de prendre de l'eau bénite et de faire dire des messes, comme on aimerait qu'il sache qu'aujourd'hui dans les églises les bénitiers sont presque toujours vides, sauf dans certaines paroisses branchées où un curé charitable pense à y mettre de l'eau, sans songer, bien sûr, à la bénir, pour que les drogués puissent y laver leurs seringues ! Comme on aimerait qu'il sache qu'aujourd'hui les gens qui veulent faire dire une messe à la mémoire d'un défunt, ont de plus en plus de mal d'abord à trouver un prêtre et ensuite à le décider à le faire (il pense généralement que cela ne sert à rien).

Bossuet qui se plaisait tant à pester contre « le règne du péché », à fulminer contre « les molles délices du siècle », à vitupérer contre « ces gorges et ces épaules découvertes [qui] étalent à l'impudicité la proie à laquelle elle aspire », lui qui aimait tant à monter sur ces grands chevaux pour dénoncer « le hennissement des cœurs lascifs », comme on aimerait qu'il sache quel sort la postérité a réservé à ses sornettes sonores, quel cas elle fait de ses fariboles éloquentes, combien elle s'en balance de ses balivernes solennelles, à quel point elle s'en bat l'œil, à

quel point elle s'en brosse le ventre, à quel point elle s'en tamponne le popotin de ses grandes, de ses célestes, de ses divines Vérités.

Sainte Thérèse d'Avila, pour qui le progrès de l'humanité ne pouvait passer que par la multiplication des églises, elle qui rêvait d'une terre couverte de couvents, elle qui ne pouvait supporter que la compagnie de saint Jean de La Croix et des autres « spirituels », elle qui demandait sans cesse : « Que deviendrait l'humanité sans les religieux ? », comme on aurait aimé lui faire rencontrer Coluche ou Stéphane Collaro !

* * *

Beaucoup de gens, les chrétiens, bien sûr, mais aussi des incrédules, ont cru devoir s'extasier devant le courage exemplaire, le courage surhumain dont Jean-Paul II aurait fait preuve en refusant d'abandonner ses

fonctions en dépit de l'état pitoyable auquel l'âge et la maladie l'avaient réduit. J'avoue ne pas partager ce sentiment. Si le comportement de Jean-Paul II fut certes ! exemplaire, c'est parce que, loin d'être surhumain, il ne fut hélas ! que trop humain. Il s'est comporté comme tous ceux, si nombreux, qui, habitués à vivre sous les feux de la rampe, ne peuvent se résoudre à rentrer dans l'ombre. Il s'est comporté comme tous ceux, si nombreux, qui, montés sur le faîte, n'aspirent à y rester. Il s'est comporté comme se comportent la plupart des chefs d'État, comme se comportent notamment tous les dictateurs, grands et petits. Il s'est comporté comme se comporte Jacques Chirac et comme s'est comporté François Mitterrand. Il se comporte comme se comporte Fidel Castro et comme s'est comporté tout récemment encore Jean-Bertrand Aristide.

Si, comme Jean-Paul II, je croyais, au péché originel, je ne manquerais pas de voir dans son acharnement à rester sur le trône de Pierre l'effet d'un regrettable, d'un déplorable attachement aux grandeurs terrestres, et de diagnostiquer aussitôt l'origine première du mal, cette funeste libido dominandi à laquelle tous les hommes sont assujettis

depuis la faute du premier d'entre eux. Certes ! nous ne sommes plus à l'époque des Borgia et la vie de pape n'est peut-être pas des plus folichonnes, mais c'est quand même la grande vie, c'est la très grande vie. En tout cas, pour qui aime être en vue, il n'y a sans doute pas au monde de situation plus enviable.

Quoi qu'il en soit, je vois mal où est le courage dont Jean-Paul II aurait fait preuve en s'accrochant à sa fonction. L'abdication ne lui aurait rendu ni la mobilité ni la santé et elle l'aurait privé, en revanche, de bien des avantages dont il jouissait. Certes ! il aurait été encore très entouré et il n'aurait pas eu besoin d'attendre des heures pour qu'on vienne lui remettre sa mule, si elle était venue à tomber. Toujours est-il qu'il se serait senti beaucoup plus seul en face de la maladie et de la mort à venir. Il n'en avait peut-être pas très envie. La perspective d'aller se reposer dans le sein d'Abraham ne lui donnait sans doute pas les cauchemars qu'elle ne manquerait pas de me donner, si elle me paraissait crédible ; il se pourrait pourtant qu'elle ne l'enchantât pas autant qu'elle aurait dû le faire et qu'il préférât éviter d'y penser.

Au total, bien loin d'admirer le prétendu courage de Jean-Paul II, je pense que ce qui lui manquait le plus, comme à tous les croyants, c'est précisément le courage. Car il en faut pour regarder en face notre condition et admettre que nous sommes destinés à retourner au néant d'où nous venons, sans avoir jamais eu les explications auxquelles pourtant nous aurions droit. Certains préfèrent se raccrocher à des fables infantiles et passent toute leur vie, comme le Saint Père, à débiter des fariboles rocambolesques et à se livrer à des pitreries pitoyables. Si l'on est très charitable, on peut tout au plus essayer de les excuser, mais on ne saurait les admirer.

* * *

La mort d'un pape fait toujours au moins un heureux : le Saint-Esprit. Pendant quelques jours, voire

quelques semaines, il sort enfin sortir du désœuvrement et de l'obscurité. Car, en temps ordinaire, il semble n'avoir pas grand-chose à faire, ses fonctions n'ayant jamais été clairement définies. Pour une fois, il a enfin à accomplir une tâche bien précise : réfléchir tout d'abord au choix du nouveau pape, et ensuite rallier à son choix la majorité des cardinaux. En temps ordinaire, le Saint-Esprit semble avoir aussi un sérieux problème de communication. Les chrétiens ne le « sentent » pas; ils ne l'ont jamais senti. Les mystiques eux-mêmes ne sont jamais arrivés à établir avec lui un véritable contact. Thérèse d'Avila qui est pourtant si habile à faire parler le Christ au point qu'il finit par devenir avec elle d'une prolixité lassante, et qui réussit assez souvent à arracher à Dieu le Père lui-même quelques mots, toujours très flatteurs pour elle, n'a jamais pu obtenir que le Saint-Esprit lui adressât la moindre syllabe. Je me garderai bien de dire si la faute en revient aux hommes incapables de le comprendre ou au Saint-Esprit qui ne sait pas se vendre, toujours est-il qu'il est le mal-aimé de la Trinité, et qu'il doit certainement souffrir de cette situation. Pendant quelques jours, après la mort d'un pape, on parle

enfin beaucoup de lui , on en parle dans les journaux, à la radio et à la télévision, on s'interroge sur ses intentions, on suppute ses choix, et même si, sur le petit écran, certains journalistes ont parfois du mal à réprimer un sourire, voire une envie de pouffer de rire, en prononçant son nom, n'en doutons pas ! le Saint-Esprit sera aux anges.

* * *

Pascal nous dit que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'est pas celui des philosophes et des savants. Mais c'est le contraire qui eût été surprenant : quand on commence sa carrière comme dieu d'une petite tribu d'abrutis ignares, il est ensuite bien difficile de se faire reconnaître par les philosophes et les savants.

* * *

Le jour de Pâques, quand on pense à tous ces allumés qui vont répéter d'un air extasié : « Christ est ressuscité ! » on a parfois bien du mal à se lever.

* * *

Ce qui distingue une secte d'une religion, entre autres choses, c'est que les sectes annoncent toujours la fin du monde comme prochaine, voire imminente, tandis que les religions établies la renvoient prudemment à un avenir indéterminé. Celles-ci, en effet, même si elles cherchent toujours, avec plus ou moins de conviction, à

gagner de nouveaux adeptes, ont depuis longtemps déjà constitué leur clientèle et elles auraient beaucoup plus à perdre qu'à gagner à essayer d'agiter la peur de la fin du monde. Pour quelques nouvelles recrues qu'elles pourraient ainsi faire, recrues dont, au demeurant, le quotient intellectuel laisserait sans doute beaucoup à désirer, elles risqueraient fort d'éloigner nombre de leurs fidèles, à commencer par tous ceux qui se posent déjà des questions. Mais quand on débute, quand on a besoin de se faire rapidement une clientèle sans se montrer difficile sur son niveau intellectuel, il ne sert à rien d'annoncer une fin du monde lointaine et hypothétique par laquelle les futurs adeptes ne se sentiront pas vraiment concernés. Il faut leur dire, au contraire, que la fin du monde est pour bientôt, sans doute pour très bientôt, et qu'il est urgent de s'y préparer. C'est d'ailleurs ce qu'ont fait les premiers chrétiens, puisque saint Pierre, saint Paul et l'auteur de l'Apocalypse ont déclaré à l'envi, comme l'avait d'ailleurs fait le Christ lui-même, que la fin du monde était imminente. Mais, quand la secte chrétienne est devenue une religion établie, l'Église a préféré jeter un voile

pudique sur ces prédictions intempestives faite par des gourous qui, comme tous les gourous, s'étaient complètement gourés.

* * *

En regardant à la télévision tous ces gens assis par terre sur l'esplanade des Invalides pour écouter le pape, je me suis dit que c'était certainement la posture qui convenait le mieux pour ouïr les « vérités » de la foi chrétienne comme celles de toutes les autres religions. Car on a sans cesse envie de se taper le derrière par terre en entendant autant et d'aussi énormes absurdités.

* * *

Comme j’aurai sans doute beaucoup de mal à me relever le jour de La Résurrection, non seulement à cause des métastases que j’ai à l’os iliaque, mais aussi et surtout à cause du profond étonnement que ne manquera pas de me donner un événement auquel je m’attendais si peu, je voudrais que l’on installât dans mon cercueil une barre latérale semblable à celle, très utile quand on se fait vieux, que j’ai dans ma baignoire.

* * *

Selon l’Ayatollah Khomeiny, « La sueur d’un chameau mangeur d’excréments humains est impure ; la sueur des autres animaux qui mangent les mêmes ordures ne l’est pas » (Principes politiques, philosophiques,

sociaux et religieux de l'Ayatollah Khomeiny, Éditions libres Hallier, 1979, p. 63). Un tel propos suffit à démentir les calomnies de tous les islamophobes bornés qui osent prétendre que l'islam, à la différence du christianisme, est une religion totalement dépourvue de subtilité.

* * *

« À quand un concile Vatican III ? » se demandait M. Henri Tincq dans Le Monde du 8 décembre 2005, en souhaitant manifestement que ce fût le plus tôt possible. Je partage pleinement son impatience : si nombreuses qu'elles puissent être, et la religion nous en fournit un très grand nombre, les occasions de se dilater la rate sont toujours bonnes à prendre. Les chrétiens répètent depuis deux mille ans que le Christ nous a apporté la Bonne Nouvelle, mais ils ne savent toujours pas en quoi

elle consiste exactement. Bien que, depuis deux mille ans, d'innombrables religieux aient consacré leur vie à méditer sur la Parole du Christ, bien que d'innombrables prédicateurs aient prononcé d'innombrables sermons pour l'exposer aux fidèles, bien que d'innombrables auteurs chrétiens se soient employés à écrire d'innombrables livres pour mieux l'expliquer, bien que l'Église ait réuni d'innombrables synodes et conciles et que les papes aient publié d'innombrables bulles et encycliques pour mieux l'explicitier, on entend souvent des intellectuels chrétiens, des théologiens, voire des prélats, déclarer qu'il faut repenser complètement tel ou tel dogme, qu'il faut revenir au vrai message du Christ, quand ils ne disent pas que le christianisme est à réinventer ou même qu'il est encore à inventer. M. Tincq a donc mille fois raison. Il faudrait réunir un nouveau concile et qu'il dure tout le temps qu'il faudra pour arriver à des conclusions qui puissent enfin être considérées comme définitives. Pour ce faire, ce concile devrait d'abord établir un bilan non pas exhaustif, ce serait bien sûr impossible, mais aussi large que possible de tous les mensonges, de toutes les erreurs, de

toutes les âneries, de toutes les absurdités proférées par l'Église, un bilan de tout l'argent dépensé et de tout le temps perdu qui auraient pu être employés pour le service de l'humanité, un bilan de toutes les entraves apportées au progrès scientifique, politique et social, un bilan enfin de toutes les atteintes aux droits de l'homme de toutes les persécutions, de tous les massacres commis au nom du Christ. Cela fait, la conclusion sera toute trouvée, à savoir que la Bonne Nouvelle était effectivement bien bonne : ce n'était qu'une farce, la plus colossale, la plus phénoménale sans doute de toute l'histoire de l'humanité.

* * *

Étant maintenant arrivé à l'âge des bilans, j'ai eu récemment l'idée de me demander quel était le plus comique de tous les propos que j'avais pu lire ou entendre

au cours de mon existence. À première vue la tâche s'annonçait très malaisée tant le nombre de réponses possibles semblait être grand. Pourtant il m'est apparu quasi immédiatement qu'aucune phrase ne pouvait être aussi profondément, aussi intensément comique que celle que les chrétiens prononcent au cours de la messe juste après la Consécration. Eux qui croient en des histoires à dormir debout, en de prétendues « vérités » qui ne sont qu'un tissu d'absurdités et contre lesquelles la logique, la science, les données historiques, l'étude même des textes « sacrés » qu'ils considèrent comme les fondements de leur foi, ne cessent de soulever des objections aussi innombrables qu'insurmontables, ils ne trouvent rien de mieux, après que le prêtre a prononcé les paroles censées faire qu'un peu de pain et de vin devienne le corps et le sang d'un homme mort il y a deux mille ans, que de dire en chœur d'un ton pénétré : « Il est grand le mystère de la foi ! » Assurément !